

LES DANSES MODERNES

RÉSURRECTION DU MENUET

Le prochain numéro du SAMEDI sera en partie consacré au *Menuet*, cette danse renommée de nos ancêtres. Nous en donnerons à la foi la musique et les figures avec d'amples explications. On sait que le *Menuet* vient de reconquérir sa place dans le grand monde européen. Quelques salons américains l'ont aussi adopté. Nous souhaitons qu'il supplante l'insipide et démoralisante valse qui trace une ligne de démarcation si peu disgracieuse entre la société anglaise et la société canadienne-française...

La danse d'une époque est un renseignement fécond. Elle a toujours des points de ressemblance avec un autre art : l'architecture. La demeure s'harmonise toujours avec le caractère de son geste. Dans ces deux arts, l'architecture et la danse, une nation, un siècle, affirment clairement leur originalité.

Or, le temps présent manifeste-t-il quelque originalité ? En architecture, néant. Dans tout un siècle, pas un moment. En matière de danse, on emprunte au passé. Le style de la danse est composite, comme les styles de l'architecture. Et pourtant, conservées par les peintures, par les estampes, les danses aujourd'hui instruiront nos descendants curieux sur plusieurs points de notre existence.

La danse est un art grave, solennel et sacré. Aux temps magnifiques d'un passé mystérieux, les hommes la consacraient à l'exaltation de leurs plus nobles conceptions, celle du Divin, puis à glorifier les héros morts et les belles femmes. Cet art ne peut donc avoir son ampleur qu'en un siècle de foi qui bâtit des temples. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'un but, être une élégance, un charme : être, comme les fleurs, l'épanouissement d'une beauté ! Elle sert à la manifestation des énergies et des grâces des corps humains. Elle est l'un des poèmes que chante la jeunesse triomphale. Soit. Acceptons-la telle, sans pleurer sa splendeur abolie. La part qui lui reste est enviable encore.

La danse moderne par excellence, nous arrive, comme la musique, du Nord : c'est la valse. Les danses anciennes nous venaient d'Italie, dans le grand souffle d'art de la Renaissance.

Oh ! la valse, enivrement des couples jeunes, tourbillon qui vous emporte, parmi les griseries du rythme, vers l'oubli de l'heure ; magnétique tournoiement dans des cercles bornés par une eau de Léthé ! Byron l'a maudite ; mais il était boiteux. Qui l'inventa ? Sans doute les blondes Ondines du Nord, quand elles dansaient sous la lune, dans l'herbe moelleuse, avec les voyageurs retardés qu'elles enivraient de leur amour. Sans doute c'est la valse que devaient enseigner à l'enfant de la ballade allemande les filles du roi des éolines.

La valse que les Slaves dansent avec une fréquence de nobles animaux déchainés, à laquelle les Français s'abandonnent avec une voluptueuse élégance, c'est bien la danse la plus caractéristique de notre temps. Elle s'harmonise avec le costume moderne. Le frac noir ou l'habit rouge du cavalier ; la robe décolletée de la danseuse, si légère qu'on la dirait traînée avec la subtile vapeur des nuages colorés par les soleils couchants ; on ne se figure pas des couples de valseurs autrement costumés. Dans les bal parés, la valse semble moins à l'aise. Qu'on essaye de la danser en costume Renaissance, comme au beau temps de la pavane, ou en costume Louis XIV, comme au beau temps du menuet : les hommes avec l'épée, les femmes avec la raide fraise et les vertugadins ou les paniers. Tout ce monde se trouvera gauche, empêtré, lourd, quand il se lancera dans le tourbillon constant de cette étreinte qui est la valse.

Puis, la valse est une danse de gens nerveux, éveillés, d'êtres ayant hâte de vivre et vivant en hâte. Elle n'est qu'un enlacement qui commence avant la première mesure des violons. Les préliminaires gracieux des danses anciennes, le jeu

charmant des saluts, des révérences, des prières, des supplications qui, par une pente insensible, conduisent au définitif enlacement, tout cela est supprimé. La valse est la danse chère au nerveux. Toute époque a des caractères particuliers de gestes, qui se retrouvent dans tous ses gestes. On les retrouve dans le geste de la danse et dans le geste de l'escrime. C'est naturel. L'homme parade avec la femme comme il combat avec l'épée. La danse est une lutte pour l'amour, l'escrime une lutte pour la vie.

Du quadrille français au quadrille américain, il y a une différence analogue. Le premier est courtis, galant, discret, d'une politesse cérémonieuse, voire un peu maniérée ; le second devient brusque, fougueux, emporté. Les rapports des cavaliers avec les danseuses indiquent de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes dans les relations entre hommes et femmes. Moins de respect, moins de prévenances d'une part, de l'autre moins de coquetteries. Il semble qu'on marche vers cet idéal bizarre : la femme égale de l'homme. Le quadrille américain est né d'un monde où domine la camaraderie entre hommes et femmes, les grâces modernes du flirt et la brusquerie dans la poursuite d'amour.

Le quadrille des lanciers subsiste encore avec ses révérences, ses lentes passades ; son appareil solennel de galanteries déjà surannées. Mais tout fait prévoir que bientôt il devra laisser la place à un ensemble de figures plus "dans l'air."

La mazurka, c'est l'élégance indolente et hautaine, c'est un glissement léger ondulant sans hâte vers le tournoiement passionné de la valse.

Après cela que reste-t-il parmi les danses modernes ? Le cotillon, quelque chose de très caractérisé, de très spécial ; puis de vulgaires trémoussements sans accent, sans âme, comme la polka, la scottish, la gigue brutale et inharmonieuse.

Aujourd'hui, l'art de la danse, comme l'architecture, va fouiller le passé. Il exhume, de la poussière dorée où elles dormaient, parmi l'amoncellement des aimables souvenirs, parmi l'attirail pâli et fripé des élégances défuntes, les danses oubliées qui mettaient des roses triomphales aux joues des princesses.

Et voici que nous voyons des pavanes exécutées par des cavaliers portant la cape et l'épée, par des danseuses en surcot et robe traînante, comme aux temps où la belle Marguerite de Navarre captivait toutes les admirations. Voici renaître le menuet, dansé par des cavaliers à la Louis XIV, par des dames qui ressemblent à Louise de la Vallière, comme au temps où le roi-soleil était maître de ballet.

On a même vu reparaître l'aïeule de la pavane, la basse-danse, dont la vogue remonte au quinzième et au seizième siècle. La basse-danse a-t-elle chance de revenir un jour avec grande faveur ? On ne ressuscite pas les morts qui séjournent si longtemps dans leur tombe. C'est une danse trop grave, trop lente, trop compassée pour plaire aux êtres nerveux et prestes d'aujourd'hui. Elle est solennelle et noble. Très vieille, très loin de nous, on sent qu'elle vient du passé où la danse n'avait pas complètement déposé son caractère héréditaire et sacré, où les prélats du concile de Trente, au sortir des discussions théologiques, se livraient à des danses religieuses.

La pavane a conservé quelque chose de la gravité de la basse-danse. Elle est pourtant plus joyeuse, grâce à son passet à sa mesure binaire. Le poème de l'amour, qui chante pour accompagner toutes les danses s'y fait entendre avec plus d'énergie et de passion. Dans la pavane, la danseuse a des pas plus provocants ; le cavalier, des attitudes plus pressantes. Dans la basse-danse, le jeune homme, de temps en temps, comme dit le langage naïf des vieux orchésographes, " dérobera une ceillade à sa dame." A la fin de la pavane, c'est un baiser qu'il lui dérobera. Il y a progression.

Peu de danses, aussi bien que cette pavane toujours glissante, toujours légère, permettent aux jeunes femmes et aux jeunes hommes de déployer, — s'ils en sont doués ! — l'élégance et la noblesse. Mais elle exige la beauté plastique. La pavane, comme le menuet, ne souffre pas la médiocrité. Pour y toucher, il faut être sûr de soi.

Aussi, elle réserve des triomphes à ceux qui la pratiquent dignement...

Danser le menuet, c'est évoquer toute la cour de Louis XIV glissant solennellement au son de la musiquette menue des violons de Lulli. Aussi le faut-il maintenant exécuter en costume historique. L'habit moderne y paraîtrait trop grêle. Il y faut la monstrueuse perruque, les rubans, le jabot de dentelles et l'épée en verrouil soulevant le pan de la tunique longue. Il y faut la lourde jupe évasant les hanches, dont émerge la tige frêle du buste élancé. Il y faut l'allure lente et hautaine, le port d'épaules orgueilleux, le port de tête froid.

Le menuet, c'est un ballet très symétrique, très compassé et très élégant. Y réussir, quelles difficultés ! Mais aussi un menuet dansé médiocrement, quelle odieuse chose ! Qu'on y excelle ou qu'on ne s'en mêle pas ! Louis XIV avait raison de mépriser les mauvais danseurs de menuet. Il s'agit de faire avec aisance des gestes dont l'ordonnance est indubitablement réglée. Nulle part n'y est abandonnée à l'initiative. Aussi le menuet veut-il des danseurs de tradition, non des danseurs d'originalité.

On l'a exhumé de la poussière du passé, est-ce pour lui infuser une vie nouvelle ?

Ces mouvements bien réglés, savants, inviolables, ces révérences, ces conduites, ces voltes de la danseuse sous la courbe du bras mâle, tout cet appareil classique du menuet, cela suffit à nous dire comment le siècle dix-septième aimait la femme : avec plus de courtoisie étudiée que de passion ingénue, avec plus de formaliste emphase que de tendresse vraie. Et les grâces airs de menuets, depuis ceux de Lulli jusqu'à celui d'Exaudet et celui de Boccherini, il faut les entendre, sortant d'une épinette ou d'un clavecin, rappelant gentiment le souvenir à demi effacé de grâces surannées.

La danse qui clôture un bal, elle est bien moderne. O maître Watteau, si tu revenais au monde pour prêter à la fête galante d'aujourd'hui le prestige de ton charmant génie, tu ne manquerais pas de peindre le cotillon. Le cotillon, une jolie chose qui porte un vilain nom. Mélange de valse et de jeux innocents.

Il commence à l'heure où bientôt la fatigue va terrasser les jeunes corps. Les robes sont défraîchies, et fanées, les fleurs des corsages et des chevelures sont tombées. Les tailles s'abandonnent, les cœurs s'entrouvent. Le masque social a quitté les visages. On n'a plus guère l'énergie de jouer complètement le lourd rôle mondain. C'est l'heure de la sincérité.

L'aube vient planer sur la fin du cotillon. La lumière de la nature, discrètement se mêle aux feux des lustres. Alors c'est la mélancolie des fêtes terminées. Les chairs deviennent pâles et violacées, les traits tirés, les yeux cerclés de bleu. Mais la victorieuse jeunesse résiste à cette dure épreuve. Les carnations de vingt ans apparaissent plus fraîches et plus chaudes à ce premier baiser d'aurore.

Pendant toute la durée du cotillon, les couples passent par des alternatives de danse et de causerie. Heure aimable pour qui sait la cueillir, heure où l'on peut deviser de choses douces dans l'alanguissement des volontés, où l'on peut entendre quelquefois, en quelque bouche jolie, une voix qui vient du cœur, éfarée de s'envoler. Heure dont il faut cueillir le charme tout en évitant les désagréments des "figures" malicieuses, en écoutant bourdonner des âmes qu'agite le souci des fleurs et des rubans ! Puis quitter la fête et rentrer dans la solitude de son cœur, comme rentrerait dans l'eau tranquille de leurs lacs, au premier rayon de l'aurore, les nymphes de Lydie quand elles avaient toute la nuit dansé, sous la lune, au son de musiques mystérieuses.

EMOTION RÉFRIGÉRENTE

Au Royal, pendant la représentation d'un drame poignant.

Spectateur chauve qui a recu sur la tête des gouttes d'eau du toit, et qui s'adresse à une dame de la galerie.—Je respecte votre émotion, madame, mais vous ne pleurez sur le crâne, et ça refroidit la mienne.